Les Langues vivantes dans les classes préparatoires aux grandes Écoles Scientifiques

(Analyse de la communication de M. Ott, *professeur d'allemand au Lycée Saint-Louis et à l'Ecole des H.E.C.)*

M. Ott déplore que les Grandes Ecoles scientifiques, qui sont souvent les premières à se plaindre du niveau insuffisant des connaissances en langues des élèves, n'accordent pas elles-mêmes une place suffisante à l'étude des langues vivantes dans leurs horaires et programmes. Doit-on rappeler qu'il n'y a pas de cours de langues vivantes dans les Facultés des Sciences, et que, trop souvent, les cours de langues ne figurent que pour mémoire ou à titre symbolique dans l'emploi du temps des Grandes Ecoles ? M. Ott signale que certaines Grandes Ecoles ont, tout récemment, créé des cours de langues vivantes, car elles en avaient ressenti la nécessité (par exemple, l'Ecole Nationale Supérieure de Chimie de Paris), mais que les horaires affectés aux langues vivantes sont tragiquement insuffisants et incapables de donner des résultats convenables.

Analysant les causes de la faiblesse des élèves, en général dans les classes de préparation aux Grandes Ecoles scientifiques. M. Ott en voit la cause essentielle dans l'insuffisance des horaires de langues vivantes dans les classes de Mathématiques et de Philosophie, et dans la sanction ridicule de l'épreuve de langue à la deuxième partie du Baccalauréat. Les élèves oublient, dans l'année de Mathématiques Elémentaires, ce qu'ils ont appris en langues en Seconde et en Première. Ils arrivent dans les classes préparatoires aux concours avec un bagage de mauvais élève de Troisième, et il faut qu'en deux ans le professeur de langues vivantes les prépare à affronter des épreuves d'un niveau assez élevé, et en tout cas très supérieur à celui du Baccalauréat.

Il existe aussi, chez les élèves, la déplorable habitude de considérer les langues vivantes comme une matière accessoire, qui ne compte pas beaucoup pour le succès au concours. Or, l'expérience montre, au contraire, que, dans certains concours, comme celui de Polytechnique, par exemple, ce sont les bonnes notes de français et de langues qui établissent le classement entre des élèves qui, d'une façon générale, sont d'un niveau sensiblement égal en Mathématiques et en Physique.

Seuls, les élèves qui ont plusieurs années de préparation se rendent compte de ce fait, qui est, d'ordinaire, systématiquement ignoré des « bizuts ». Il en résulte des pertes de temps préjudiciables à l'intérêt bien compris des élèves. M. Ott reconnaît cependant que la majorité des candidats à Polytechnique s'intéresse à l'étude des langues vivantes, qui est, avec l'heure hebdomadaire de français, la seule discipline de « culture générale » qui leur soit enseignée en dehors des études purement scientifiques. C'est pourquoi M. Ott considère que la partie « culturelle » de cet enseignement doit être préservée à tout prix.

M. Ott aborde ensuite une des questions posées : convient-il d'initier les élèves au vocabulaire scientifique et technique dans la langue étrangère ? M. Ott répond résolument non, pour plusieurs raisons :

1) Le langage technique est varié à l'infini et évolue constamment. Nos élèves ne sont pas encore spécialisés : quel langage technique leur enseignerons-nous ?

2) Le langage technique n'intéresse pas les élèves. M. Ott, chargé d'un cours d'allemand à l'Ecole Nationale Supérieure de Chimie, a constaté que les élèves se débrouillaient fort bien dans le vocabulaire technique de la chimie, même avec des connaissances très rudimentaires de langues vivantes. Ce qu'ils désiraient apprendre, ce n'est pas le vocabulaire technique, mais la langue générale. Il est bien certain qu'un élève qui possédera convenablement la langue courante pourra plus tard, avec beaucoup de facilité, aborder le vocabulaire technique particulier dont il aura besoin ;

la réciproque n'est pas vraie : il ne servira à rien d'assimiler plus ou moins un certain nombre de termes techniques et scientifiques, si l'on ne possède pas une bonne connaissance de la langue courante.

3) Naturellement, il vaudra mieux renoncer, dans ces classes, aux textes purement littéraires, et lire avec les élèves de beaux textes contemporains (il n'en manque pas) qui leur feront connaître différents aspects de la vie moderne du peuple étranger, certains aspects de sa « civilisation » entendue au sens le plus large et le plus humain du mot.

C'est là affaire de tact, de mesure. Le professeur expérimenté, et qui connaît les goûts et les besoins des élèves, saura toujours mener son enseignement de façon à le rendre vivant et intéressant. Mais il renoncera systématiquement à enseigner le vocabulaire technique et scientifique : il préférera, à cet enseignement aride et inutile, un enseignement de culture, au sens le plus vivant du mot.